



Asinag

16 | 2021

L'écriture en et autour de l'amazighe

Le livre : un levier pour la promotion de la langue et de la culture amazighes

Entretien réalisé par le Comité de Rédaction

Ramdane Achab



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/asinag/1629>

Éditeur

Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 47-58

ISSN : 2028-5663

Référence électronique

Ramdane Achab, « Le livre : un levier pour la promotion de la langue et de la culture amazighes », *Asinag* [En ligne], 16 | 2021, mis en ligne le 01 février 2023, consulté le 20 février 2024. URL : <http://journals.openedition.org/asinag/1629>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Le livre : un levier pour la promotion de la langue et de la culture amazighes.

Ramdane Achab ¹

Entretien réalisé par le Comité de Rédaction

Vous avez fondé les Editions Achab en 2009, une maison d'édition qui a multiplié ses efforts en vue de la publication des travaux et des études traitant tel(s) aspect(s) ou telle(s) dimension(s) de la culture amazighe. Quelles sont les motivations d'une telle entreprise ?

Permettez-moi de commencer par un bref historique sur l'édition amazighe, afin de donner des points de repère aux lecteurs peu ou pas du tout avertis.

S'agissant de l'Algérie, l'édition amazighe au sens moderne du terme remonte au 19^{ème} siècle, voire même avant, puisque le premier dictionnaire, celui de Venture de Paradis, était déjà prêt à la fin du 18^{ème} siècle, avant la colonisation française (1830), même s'il ne fut publié qu'en 1844.

Cette édition était pour l'essentiel le fait de missionnaires religieux, de militaires et d'universitaires, français pour la plupart : dictionnaires, grammaires, recueils de littérature orale (poésie et contes notamment). A partir de la fin du 19^{ème} siècle, des auteurs autochtones, les « Précurseurs » comme les appelle Chaker, se mettront également de la partie : travail de collecte, de fixation et de valorisation de la langue, méthodes de langue, etc. Boulifa (1865-1931), par exemple, élabore deux méthodes de langue kabyle, publie un recueil de poèmes de Si Muhend-U-Mhend, un livre d'histoire en français, fait un voyage au Maroc et en ramène la matière d'une autre publication : « Textes berbères de l'Atlas ».

Le FDB, Fichier de Documentation Berbère (1946-1976), constitue un autre foyer éditorial important. Il a été créé et animé par des missionnaires religieux français, les Pères Blancs (Dallet, Genevois, Lanfry). La grande majorité de leurs nombreuses publications ont porté sur la Kabylie (contes, poésies, proverbes, devinettes, histoire, botanique, zoologie, métiers traditionnels, méthode de langue, etc.), mais le FDB s'est intéressé aussi aux autres variétés linguistiques amazighes (mozabite, berbère libyen, Ouargla...). La qualité de la langue que l'on trouve dans leurs publications

¹ Enseignant-chercheur, auteur, éditeur, Editions Achab, Tizi-Ouzou, Algérie.

est tout simplement remarquable. Le FDB est par ailleurs à l'origine des bases modernes de la notation usuelle en caractères latins.

Cela ne signifie pas, cependant, que la langue tamazight était « prise en charge » pendant l'époque coloniale. Elle a au contraire reculé pendant cette période, comme le prouvent des enquêtes linguistiques ainsi qu'un certain nombre d'autres écrits. C'est pendant cette même période que la société traditionnelle berbère s'est effondrée, la Kabylie vers la fin du 19^{ème} siècle (défaite de 1871), le monde touareg au début du 20^{ème} (conquête du Sahara). Recul de la langue, isolement accru des différentes régions berbérophones les unes par rapport aux autres, avec comme conséquence une accentuation des écarts linguistiques, etc.

Ce panorama très rapide doit être complété par l'évocation, très rapide elle aussi, de quelques autres grands auteurs autochtones : Jean El Mouhoub Amrouche (1906-1962), Belaïd N At Ali (1909-1950), Marguerite Taos Amrouche (1913-1976), Mouloud Feraoun (1913-1962), Malek Ouary (1916-2001), Mouloud Mammeri (1917-1989), etc.

A partir de l'indépendance de l'Algérie (1962), et même avant, l'environnement politique et idéologique est globalement très hostile à l'amazighité, tous domaines confondus : langue, culture, histoire, civilisation, identité. Les entreprises nationales SNED (Société nationale d'édition et de diffusion) et OPU (Office des publications universitaires) ont le monopole de l'édition : contrôle du contenu et contrôle de l'instrument linguistique qui exclut toute velléité d'éditer en tamazight. Même un grand auteur comme Mammeri, à l'instar de quelques autres, se voit contraint de publier en France ses travaux sur la langue, la littérature et la culture amazighes (*Les Isefra de Si Muhend* en 1969, *Tajerrumt* en 1976, *Poèmes kabyles anciens* en 1980, *l'Ahellil du Gourara* en 1985, etc.). Des auteurs qui ont « osé » proposer leurs travaux en/sur tamazight à la SNED, entreprise d'Etat, se sont vu répondre négativement par le « département des langues étrangères » de l'entreprise.

Quelques rares exceptions sont à signaler :

- le *FDB* a continué à publier ses travaux jusqu'à la mise sous scellés de ses locaux à Alger en 1976, par le ministère algérien de l'Intérieur ;
- un recueil de poésies mozabites a été imprimé à Ghardaïa en 1985 ;
- Mammeri a fait imprimer au Centre de Recherches Anthropologiques, Préhistoriques et Ethnographiques (CRAPE) (dont il était directeur) son *Précis de grammaire berbère* et le tout premier tirage de *l'Amawal n tmaziyt tatrart*, le lexique de néologismes sorti à Alger en 1974 avant son édition en bonne et due forme en France en 1980.

Signalons rapidement les publications clandestines des années 1970 : Bulletins *Itij*, *Taftilt* et *Itri* notamment. Signalons également la revue clandestine *Tafsut* (1981-1989), revue emblématique du mouvement culturel berbère qui avait plusieurs séries : une série ordinaire (14 numéros), une série spéciale *Etudes et débats* (3

numéros) et une série scientifique et pédagogique qui a sorti 5 numéros, dont un *Lexique français-berbère de mathématiques* (1984) (co-auteurs : M. Laihem, H. Sadi et R. Achab) et *Tira n tmaziyt*, un manuel d'initiation à la notation usuelle (1988) (auteur : R. Achab), réimprimé par la suite à compte d'auteur à Tizi-Ouzou, en 1990. Hend Sadi publie *Tusnakt s wurar*, un livre de mathématiques récréatives qui utilise la terminologie publiée en 1984 par la revue *Tafsut*.

Il faut attendre la fin des années 1980 pour assister à un nouveau départ de l'édition amazighe en Algérie, suite à l'« ouverture politique » et la « libéralisation du champ éditorial » : éditeurs privés constitués en bonne et due forme, édition à compte d'auteurs, etc. Le coup d'envoi est donné en 1989 à Alger par la sortie de *Yenna-yas Ccix Muhend* de Mammeri ; l'éditeur Bouchène publie *Tajerrumt n tmaziyt* de Mammeri, *Imaziyen ass-a* de Chaker, *Ait-Menguellet chante* de Tassadit Yacine... Actuellement (2019), une quinzaine d'éditeurs privés publient en langue amazighe, exclusivement ou parallèlement à d'autres langues.

La maison d'édition (Editions Achab) a été créée fin 2008. L'activité proprement dite a commencé en 2009. Nous en sommes actuellement à 64 publications : publications en français, publications en tamazight, publications bilingues tamazight-français. La plupart des publications en tamazight sont en kabyle, mais quelques-unes sont faites dans tamazight de Ghadamès en Libye, dans telle ou telle variété de l'amazighe marocain, ou dans tamazight de Boussemghoun, ouest algérien. Sur le plan quantitatif, il y a un certain équilibre entre les deux langues utilisées, l'amazighe et le français, mais il s'agit d'un constat *a posteriori* et non pas d'un objectif fixé en amont.

Les motivations ? Tout simplement apporter notre pierre à l'édifice, contribuer à (ré)installer l'écrit dans la société, accompagner le difficile mouvement de passage à l'écrit, faire découvrir de nouveaux auteurs, essayer de faire un travail de qualité qui soit à la hauteur des attentes du public, à la hauteur d'un idéal, contribuer d'une façon générale, à travers le livre, à la promotion de la langue, de la culture, de la civilisation et de l'identité amazighes. Avec une exigence importante cependant : pas de populisme, pas de démagogie : nous ne partageons pas le point de vue de ceux qui disent qu'il faut publier tout ce qui s'écrit en amazighe, que la qualité viendra plus tard, etc. Nous pensons au contraire qu'il faut exiger un certain niveau de qualité dès maintenant, dès le départ, pour ne pas se laisser envahir par la médiocrité.

Permettez-moi de faire observer que tous ces auteurs ont inscrit leurs travaux dans cet ensemble que nous désignons aujourd'hui par le terme tamazight, qui pour nous ne représente pas une langue unique, mais un ensemble composé de toutes ses variétés. C'était le cas, par exemple, pour les poètes-militants du milieu des années 1940 qui, pour composer en kabyle leurs chansons nationalistes, ont pris et utilisé des mots ou des racines appartenant à d'autres variétés linguistiques que le kabyle.

Une autre observation concerne l'existence d'un lectorat d'écrits amazighes notés en caractères latins, très limité sur le plan du nombre, dès le début du 20^{ème} siècle, voire au 19^{ème} siècle, même si, comme chacun sait, la langue amazighe était et reste toujours une langue essentiellement orale. Ce premier lectorat de textes amazighes notés en caractères latins était tout naturellement constitué d'autochtones qui ont fréquenté les écoles françaises, à partir du milieu des années 1870.

A la lumière de votre expérience dans ce domaine, que pouvez-vous nous dire à propos de l'édition dans le projet de promotion de la culture amazighe ?

La promotion de la langue, de la culture, de l'Histoire, de la civilisation et de l'identité amazighes est un chantier monumental. D'autant plus monumental que ces entités ont été, pendant très longtemps, globalement et dans le détail de chacune d'elles, niées, marginalisées, combattues, minorées, manipulées et réprimées par les pouvoirs en place.

Il ne faut surtout pas penser que tout cela est terminé, que les pages noires de notre Histoire ont été tournées, et que nous sommes maintenant dans le meilleur des mondes.

La langue par exemple, au-delà des acquis du mouvement revendicatif, au-delà des évolutions dans le domaine du statut et de l'enseignement, est toujours une langue dominée. Elle n'est toujours pas valorisée socialement, ou très peu, elle est toujours menacée de disparition, elle continue de disparaître sous nos yeux dans de nombreuses contrées, elle recule jour après jour y compris dans des régions de longue tradition amazighophone. Même les bastions historiques ne sont plus vraiment à l'abri d'une érosion qui semble s'accélérer. Il n'y a plus de citadelle imprenable.

Le chantier est donc monumental. Les besoins ne sont pas seulement matériels, comme on a tendance à le penser, comme on a tendance à le « revendiquer ». Le levier principal, essentiel, est la volonté politique des pouvoirs. Une réorganisation profonde des Etats, une refonte qui les sortirait enfin des violences que nous avons héritées de l'histoire, de l'autoritarisme et de l'impasse, une reconnaissance franche et décomplexée des régions naturelles, des langues, des cultures, des identités, des humanités réelles qui vivent et qui vibrent, avec des pouvoirs réels étendus aux régions, une refonte qui garantirait non seulement la promotion de la langue, mais également la promotion de toutes les libertés, de toutes les diversités et de tous les pluralismes. C'est cet environnement qui fait cruellement défaut, un environnement irréductible à des postes budgétaires, des millions ou des milliards, des statuts, des académies, etc.

Dans ce mouvement qui est un mouvement d'émancipation, comme un nouveau départ dans la vie, l'édition a bien évidemment un rôle à jouer : accompagnement, éducation, pédagogie, contribution au débat d'idées, anticipation, etc. Probablement aussi un rôle spécifique au domaine amazigh dans lequel l'oralité continue de prédominer très fortement : apprivoiser l'écrit, le socialiser, arriver progressivement à en faire un élément naturel, apaisé, du paysage culturel. Mais la tâche est évidemment bien trop grande pour la seule édition.

Qu'en est-il des options qui président à la politique d'édition et de diffusion en ce qui concerne le livre amazigh ? Quels genres d'ouvrages publiez-vous ? Et qu'en est-il des rééditions ?

Il n'existe pas de politique d'édition et de diffusion du livre amazigh, à quelque niveau que ce soit, national ou régional. Chaque maison d'édition privée travaille, à ma connaissance, en toute autonomie. Il y a des contacts, des échanges, des proximités, des co-éditions, etc., mais cela ne fait pas une politique. Une politique suppose en amont un certain nombre de lignes directrices partagées, une mutualisation des savoirs, des objectifs à atteindre, des expériences, des moyens, un programme commun de travail, etc.

Une mutualisation, partielle ou totale, des moyens est toujours envisageable (partager un même espace, avoir le même imprimeur, le même infographe, etc.) ; cela a déjà été envisagé et même tenté par le passé par des éditeurs. Je ne pense pas, cependant, qu'il faille aller plus loin, sauf si bien sûr c'est vraiment la volonté de chacun des partenaires. Il ne faut pas céder à la tentation, à la demande de fusion, d'unicité. Chaque maison d'édition a sa propre histoire, son identité, sa ligne éditoriale formelle ou implicite, ses choix, etc. Cette diversité est une richesse qu'il faut préserver au lieu de chercher à la réduire.

J'aimerais reprendre ici une proposition que j'ai déjà faite il y a plusieurs années dans un entretien, celle de la création d'un Pôle éditorial international à l'échelle de toute l'Afrique du Nord. Ce Pôle serait consacré au domaine amazigh dans toute sa généralité, tous domaines confondus, toutes langues d'expression confondues. Il mutualiserait les volontés, les efforts et les compétences de plusieurs maisons d'édition (Algérie, Maroc, Tunisie et Libye notamment), avec, aussi, une présence à l'international (Europe, Canada) pour pouvoir répondre aux besoins de nos diasporas.

Les maisons d'édition qui en feraient partie devraient avoir en commun un certain nombre de lignes directrices fortes, essentielles. Il faudrait se mettre d'accord sur une véritable charte, avant de se mettre à travailler ensemble. Un tel Pôle sera en mesure de répondre à une demande qui, elle, est internationale. Avec les moyens techniques qui existent maintenant, si un titre est retenu pour publication, il pourrait

sortir simultanément dans plusieurs pays amazighophones et à l'international. A l'intérieur de ce Pôle, les maisons d'édition garderaient chacune une large autonomie.

Cela suppose, bien sûr, des moyens matériels relativement importants, mais il me semble possible de commencer par une formule de base, minimale, de la tester, de la consolider et de l'élargir progressivement.

Au sein de notre maison d'édition, lorsqu'il s'agit de littérature, un seul critère est décisif pour qu'un ouvrage soit retenu : c'est la qualité de la langue, la beauté du texte, l'esthétique. Pour nous, la langue d'écriture doit être adossée à une très grande maîtrise de la langue traditionnelle, c'est-à-dire la langue vivante, vocabulaire, expressions, locutions, etc. Cela implique en particulier que nous ne prenons pas les écrits qui regorgent de néologismes, sauf s'il s'agit de livres techniques ou scientifiques pour lesquels la terminologie est nécessaire. Nous nous méfions également des calques à partir de l'arabe et du français, parce que les calques portent atteinte aux structures profondes de la langue, à la syntaxe, etc. L'abus de néologismes et le calque produisent d'ailleurs un résultat bizarre, une sorte de « langue maternelle étrangère » ou en tout cas étrange, comme je le dis souvent en plaisantant à peine. Lorsqu'un médecin vous prescrit un médicament, il vous indique aussi la posologie. S'il vous demande de prendre 1 comprimé le matin, 1 comprimé à midi et 1 comprimé le soir, et que vous avalez la boîte d'un seul coup, vous risquez d'en patir au lieu de guérir. Abus de néologismes, chasse aux emprunts « arabes » ou supposés arabes, calques syntaxiques à partir de l'arabe ou du français risquent de décourager bien des lecteurs, de provoquer des phénomènes de désaffection et de rejet, de marquer négativement une écriture amazighe encore fragile, une écriture qui n'a pas eu le temps de grandir pour pouvoir supporter toutes les pressions et les contorsions auxquelles elle est soumise.

Un autre aspect de notre ligne éditoriale est la diversité linguistique à l'intérieur du domaine amazigh. La maison d'édition étant basée à Tizi-Ouzou, le kabyle est naturellement très présent dans nos publications, mais nous avons déjà édité dans des variétés linguistiques marocaines, libyenne, etc. Même à l'intérieur du domaine amazigh algérien, nous avons publié récemment un livre de Hassane Benamara sur l'amazigh de Boussemghoun. Un bel exemple d'ailleurs : un livre sur une variété amazighe de l'ouest algérien, écrit par un berbérisant marocain. Le même auteur nous avait proposé auparavant des *Contes de Figuig* que nous avons également édités. Plus récemment, nous avons réédité en Algérie le *Dictionnaire du monde marin de la région du Souss* de Réquia Douchaïna-Ouammou, ainsi que des nouvelles littéraires d'Asafar Lihi. S'agissant de l'amazigh libyen, nous avons réédité le glossaire de Jacques Lanfry sous le titre *Dictionnaire de berbère libyen (Ghadamès)*.

Enfin, s'agissant des rééditions, nous avons projeté de rééditer toutes les publications du FDB, avec actualisation de l'orthographe. Motivation : la qualité des matériaux que le Fichier a publiés pendant une trentaine d'années (1946-1976), la

qualité de la langue notamment. Ainsi, nous avons réédité *Le Roman de Chacal* de Brahim Zellal (réédité auparavant par Tassadit Yacine), la méthode de langue kabyle *Tizi Wwuccen* (Allain et Brousse), le Dictionnaire de Jacques Lanfry cité plus haut, deux publications d'Henri Genevois sur l'habitation kabyle et le travail de la laine. Ce projet de réédition du FDB a été contrarié par la publication sur internet d'une grande partie des fascicules.

Dans la réédition toujours, nous avons un livre du linguiste berbérisant Lionel Galand, un roman de Benaouf, un roman de Kaïssa Khalifi, *L'Afrique du Nord au féminin* de Gabriel Camps, *La mort* de Salah Baye et *Yahia, pas de chance* de Nabile Farès, le *Bulletin d'Etudes Berbères* (1972-1977), un numéro de la revue *Tifin* consacré à Mohia, le *Lexique de la linguistique* d'Abdelaziz Berkai.

Aujourd'hui, il est un nombre non négligeable de jeunes qui écrivent en langue amazighe, ce que l'on nomme la néo-littérature. Quelle est leur position dans la politique d'édition et de promotion de votre maison d'édition ?

Vous avez tout à fait raison de parler du nombre non négligeable de jeunes qui écrivent en langue amazighe. Je pense que les maisons d'édition existantes n'arrivent plus à faire face, à cause, bien sûr, de la modicité des moyens dont elles disposent. D'année en année, il se crée d'ailleurs de nouvelles maisons d'édition. Il faut bien évidemment saluer cette arrivée de jeunes auteurs, pour toutes les raisons du monde. Avec eux, Tamaziɣt se renouvelle et s'installe dans la durée. Qu'il s'agisse de la production écrite, de l'intérêt pour la langue en général, ou du mouvement revendicatif, la présence et l'implication des jeunes constituent une véritable source de jouvence, un jaillissement de vie et d'innovations de toutes sortes.

Il y a un renouvellement profond des genres : le roman, la nouvelle et le théâtre s'ajoutent à la poésie qui appartenait déjà à la littérature orale. Des livres pour enfants remplacent d'une certaine façon le conte qui n'existe plus ou presque plus dans sa configuration traditionnelle. Des études, des essais, des dictionnaires, des terminologies en langue amazighe sont publiés. Des auteurs explorent les sciences exactes (mathématiques, sciences physiques, informatique...), les sciences naturelles, telle ou telle partie de la médecine, etc. La production audio-visuelle s'installe petit à petit, malgré la modicité des moyens. Des incursions prometteuses sont faites dans les systèmes informatiques et l'internet... avec absence totale de moyens...

Pour en revenir aux œuvres écrites par des « jeunes », nous avons édité des poèmes de Katia Touat (*Ijeylalen n tudert*), de Mexluf n At Qasi U Seid (*Tahbult n tatut*) et de Mourad Bakir (*Timiqwa*), un roman de Kaysa Khalifi (*Ihulfan*), des nouvelles de Murad Irnaten (*Di lğerra-k ay awal...*), de Noufel Bouzeboudja (*D tayri kan*), de

Tilyuna Su (*Souad Chibout*) (*Asikel*) et d'Asafar Lihi (*Tudmawin n yiwen yid*), des chroniques de Tahar Ould Amar (*Tafunast i ittezzgen pétrole*).

Parmi les « jeunes » un peu moins jeunes, nous aimerions évoquer deux livres d'Ameziane Kezzar (traduction-adaptation d'œuvres françaises et traduction-adaptation de l'œuvre de Georges Brassens), les poèmes d'Ali Akkache, une étude de Ramdane Lasheb sur la poésie féminine pendant la guerre de libération (1954-1962), une traduction par Muhend Belmadi d'une pièce de théâtre de Mohammed Dib, un roman de Belkacem Meghouchene sur l'insurrection de 1871, un mémoire de critique cinématographique de Larbi Oudjedi, deux livres de Bahia Amellal, un manuel de langue d'Amirouhe Chelli, une traduction collective d'une pièce de théâtre de Molière (*Tixurdas n Saeid Wehsen*).

Enfin, l'œuvre bilingue de la poétesse Hadjira Oubachir, un livre-témoignage de Nadia Mohia consacré à sa propre famille, un livre du sociologue Brahim Salhi sur la citoyenneté et l'identité en Algérie, un livre de Camille Lacoste-Dujardin sur la Kabylie, trois romans et un essai de Aumer U Lamara, un roman de Djamel Benaouf, deux livres de Rachid Ali Yahia, un dictionnaire d'hydronymie de Cheriguen, un dictionnaire toponymique et historique de Haddadou, un travail universitaire d'Ahsène Taleb sur les locutions verbales kabyles, un livre de Khadidja Djama sur l'histoire de sa propre famille algéro-marocaine et l'histoire de la radio kabyle d'Alger, un livre en kabyle de sciences physiques de niveau supérieur de Mohand Mokhtari, une traduction, par Hocine Haroun, d'une pièce de théâtre de Sartre, un livre de Hend Sadi sur *La colline oubliée* de Mammeri, des contes modernes écrits par Akli Kebaïli, un dictionnaire de proverbes de Remdan At Mensur (*Amawal n yinzan*), un roman (*La Sainte*) de Mohammed Attaf, un livre collectif sur les bijoux, des chroniques journalistiques d'El-Houari Dilmi.

Continuité et renouvellement, la langue elle-même change bien évidemment, comme toutes les langues, à pas feutrés, imperceptiblement si l'on ne prête pas attention.

Quelle évaluation feriez-vous du bilan de l'édition du livre amazighe en général et quelle est la valeur ajoutée des Editions Achab ?

Si l'on tient compte de la situation objective de la langue tamazight, de sa position basse dans la hiérarchie des langues en présence, des risques sérieux d'extinction, si l'on tient compte des difficultés du terrain, dont la relative faiblesse du lectorat, les problèmes de distribution, le fait que l'Etat garde toujours le monopole de la distribution du livre dans des créneaux importants comme les bibliothèques municipales, les bibliothèques scolaires, etc., je pense que le bilan est plutôt positif : l'édition amazighe existe socialement, malgré les confinements géographiques, elle s'est faite une place dans la société et les activités qui tournent autour du livre. Il ne s'agit pas, bien sûr, de verser dans l'auto-satisfaction, l'auto-glorification, dans

l'auto-dithyrambe, mais un lectorat est en train de naître sous nos yeux, de naître ou de renaître si l'on intègre le fait que l'édition amazighe existe depuis le 19^{ème} siècle. Le bassin de lecteurs possède de nos jours une assise objective (universités, étudiants, enseignants, élèves) qui vient s'ajouter en le consolidant fortement au bassin traditionnel constitué par les seuls passionnés. Petit à petit également, se constitue une critique littéraire de plus en plus sérieuse, de plus en plus en plus objective parce qu'adossée au savoir académique dispensé à l'université. Les médias s'ouvrent de plus en plus au livre amazigh, les cafés littéraires et autres conférences, les salons du livre, les librairies : le livre amazigh a indéniablement conquis une place qu'il s'agira bien sûr de confirmer, de prolonger sur la longue durée, de consolider et d'élargir. Tous les genres sont maintenant représentés à l'écrit : poésie, romans, nouvelles, théâtre, études, essais, livres pour enfants...

Les difficultés aussi sont toujours là, des difficultés de toutes sortes, des pesanteurs, des forces d'inertie et des résistances au sein même des communautés berbérophones, qui font que l'édition en langue amazighe est un véritable défi, un combat au corps à corps, quotidien.

La valeur ajoutée ? C'est aux lecteurs et au public de façon générale d'en juger. Je reste personnellement très attaché à la ligne que je me suis fixée : la qualité de la langue avant tout, la diversité linguistique à l'intérieur du domaine amazigh afin de permettre aux lecteurs de voir des publications écrites dans d'autres variétés dialectales, de s'y intéresser, pourquoi pas de les découvrir en les lisant, de prendre conscience des proximités et des écarts, de ressentir ne serait-ce que vaguement l'air de famille qui se dégage des mots, des racines, des expressions, malgré les mots inconnus ou méconnaissables, des syntaxes étranges, malgré tous les obstacles sur lesquels continue de trébucher notre patrimoine linguistique commun.

C'est à la découverte de ce patrimoine qu'il faut convier nos lecteurs, un patrimoine orphelin qui ne demande qu'à se relever et qui n'a personne d'autre que nous pour le prendre par la main et le mener à bon port.

Mai 2019

